

Recherches sociographiques



Guy FRÉGAULT, *Lionel Groulx, tel qu'en lui-même*. Maurice FILLION (sous la direction de), *Hommage à Lionel Groulx*. Georges-Émile GIGUÈRE, *Lionel Groulx : une biographie*

Gilles Dussault

Volume 20, numéro 3, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055859ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055859ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dussault, G. (1979). Compte rendu de [Guy FRÉGAULT, *Lionel Groulx, tel qu'en lui-même*. Maurice FILLION (sous la direction de), *Hommage à Lionel Groulx*. Georges-Émile GIGUÈRE, *Lionel Groulx : une biographie*]. *Recherches sociographiques*, 20(3), 415–417. <https://doi.org/10.7202/055859ar>

l'éclairage de leur milieu social et, surtout, familial. Le sociologue peut cependant trouver, au fil de ces pages, plusieurs indications intéressantes sur la mobilité sociale, les variations d'allégeance politique et les relations extraconjugales qui remettent en question le monolithisme culturel que l'on prête parfois à la dernière partie du XIX^e siècle québécois.

Gabriel GAGNON

*Département de sociologie,
Université de Montréal.*

Guy FRÉGault, *Lionel Groulx, tel qu'en lui-même*, Ottawa, Leméac, 1978, 237p.; Maurice FILION (sous la direction de), *Hommage à Lionel Groulx*, Ottawa, Leméac, 1978, 224p.; Georges-Émile GIGUÈRE, *Lionel Groulx : une biographie*, Montréal, Bellarmin, 1978, 159p.

On aura beaucoup écrit et parlé à propos de Lionel Groulx au cours de 1978, année du centenaire de la naissance de l'historien : il n'est peut-être pas inapproprié de relire avec un peu de recul dans le temps quelques ouvrages parus à cette occasion.

Le *Lionel Groulx tel qu'en lui-même* de Guy FRÉGault est ce que l'auteur appelle bien modestement un recueil des commentaires que lui a inspirés la relecture, en 1977, des *Mémoires* de l'historien. Sans enlever à la valeur de tout ce qui a pu s'écrire sur Groulx récemment, disons-le tout de suite, l'ouvrage de Frégault sort nettement du rang. Une longue pratique de l'histoire, ainsi qu'une longue amitié avec l'auteur, lui ont permis d'aborder les *Mémoires* avec rigueur et empathie à la fois. S'il ne cache en aucune façon son admiration pour Lionel Groulx, Frégault relit son œuvre en historien et cherche lucidement à la situer dans son contexte. À travers l'œuvre, c'est l'homme qu'il veut retrouver et comprendre, pour tenter de mieux saisir l'évolution d'une pensée dont on mesure encore difficilement l'apport aux débats politiques actuels. Évidemment, la question du nationalisme de Groulx et celle de son attitude face à l'indépendance du Québec sont centrales et Frégault y consacre d'ailleurs un fort chapitre (pp. 171-228). Mais d'abord voyons comme Frégault décrit la personnalité de l'historien.

Ce qui caractérise Groulx avant tout, c'est qu'il est animé d'un idéal, celui de la survie et du rayonnement de son « petit peuple » que seule, dans le contexte nord-américain, la préservation de son caractère catholique et français peut assurer. Cet idéal, il l'aura propagé par la parole et l'écrit pendant plus d'un demi-siècle, réconciliant ses rôles de prêtre et de patriote. À ce premier trait s'ajoute un sens du devoir élevé : ainsi Groulx est-il devenu, à trente-sept ans, historien par obédience à ses supérieurs ecclésiastiques, à une époque où cela représentait un défi immense. Il a dû se former lui-même, en lisant les « grands modèles » comme il les appelle, Thucydide, Tite-Live, Saluste, Tacite ainsi que les maîtres du XIX^e et du début du XX^e siècles, Taine, Fustel de Coulanges et, surtout, Pierre de La Gorce qu'il admire.

Mais Groulx n'est pas qu'un homme d'études, il est foncièrement un homme d'action, un « batailleur » même (p. 44). Lorsqu'il entreprend sa carrière d'historien, l'histoire a, pour lui, une fonction nettement instrumentale : « C'est une science pratique qui tend à la conduite de la vie [...] le catéchisme des croyances et de la morale patriotiques. » (P. 64.) Plus tard dans sa vie, il en viendra à nuancer ses propos, qu'il qualifie lui-même dans ses *Mémoires* de propos de débutant enthousiaste, mais le fond de sa pensée n'aura pas beaucoup changé. C'est pourquoi, de l'histoire, Groulx est passé naturellement aux débats politiques : il animera, à partir de la fin de la Première Guerre mondiale, les milieux nationalistes québécois. Il multiplie les articles dans les revues et journaux et donne des dizaines d'allocutions chaque année, tout en poursuivant ses travaux d'histoire, qu'il porte sur la place publique tant sous forme de conférences que de livres.

Rapidement on lui confère, dans la presse, le titre d'historien national ; même Claude-Henri GRIGNON, dans ses *Pamphlets*, reconnaît la stature de Groulx et dit de lui qu' : « il règne, il domine » (p. 94). Beaucoup en viennent à voir en lui le chef qui pourrait replacer le Québec sur des bases

solides, ce chef que lui-même a si souvent appelé. Seul son état de prêtre l'empêche de faire le saut dans l'arène de la politique active, mais ses mémoires ne laissent aucun doute sur l'intensité de la tentation.

Quant à l'œuvre, elle aura été celle d'un éveilleur ou, mieux, celle d'un « croisé ». Elle est à l'image de l'auteur : profondément catholique et nationaliste. Son œuvre historique, Groulx la veut avant tout pédagogique et inspiratrice (p. 87). Les titres mêmes de ses ouvrages, tels *Notre Maître le passé*, *Notre grande aventure*, *Orientations*, *Directives* (ces deux derniers étant des recueils de conférences), indiquent cette volonté. Groulx croyait en la mission du Canada français en terre d'Amérique, celle de porter haut le flambeau de la foi catholique et de la culture française ; toute sa vie, il s'y est consacré. Cela a forcément marqué sa conception de la pratique de l'histoire : il a donné à ses compatriotes les héros qui leur manquaient et leur a proposé une lecture de leur passé plus exaltante que celle que leurs élites voulaient leur imposer. D'où sa popularité, mais aussi ses faiblesses en tant qu'historien. Frégault note qu'il n'aura entretenu que des rapports plutôt superficiels avec le Canada anglais, ce qui a réduit sa compréhension de l'évolution de la politique canadienne. De même, son implication dans les milieux nationalistes qui lui auront tant demandé l'a amené, selon son expression, à s'éparpiller, de sorte que son œuvre historique peut, à certains égards, manquer de continuité et de profondeur.

En ce qui a trait au nationalisme de Groulx, beaucoup d'interprétations ont circulé, surtout depuis le début des années 1970, en raison de la nouvelle vigueur de l'idée d'indépendance au Québec. Frégault tente de suivre le fil de la pensée de l'historien à ce sujet et montre qu'en fait la diversité des significations données à l'attitude de Groulx est rendue possible par l'ambiguïté entretenue par Groulx lui-même.

Lorsque, avec ses collaborateurs de *l'Action française*, il publie l'enquête sur « Notre avenir politique » en 1922, il évoque la constitution d'un État français — vraisemblablement indépendant — dans l'Est du Canada. Il s'empresse de préciser qu'un tel État n'est pas réalisable dans l'immédiat mais que, « d'ici un siècle », les choses peuvent changer. Il n'en faut pas plus pour qu'on l'accuse de séparatisme. En 1937, lorsqu'il termine un discours par son fameux « Notre État français, nous l'aurons », à l'occasion du deuxième Congrès de la langue française à Québec, il ouvre à nouveau la porte aux mêmes critiques. En réalité, sa position est plus nuancée : de la Confédération canadienne, il dit : « ... nous en sommes, pourvu qu'elle reste une Confédération » (p. 204). Lorsqu'il pense à la place du Québec dans le Canada, il voit « un Québec aussi souverain que possible dans la ligne de ses institutions constitutionnelles et gouverné pour les fins qu'il avait revendiquées en 1867 » (p. 204). Cette position, qu'il aura maintenue toute sa vie, est celle d'un fédéraliste conditionnel. Au début des années 1960, il s'exprime en faveur d'un Canada formé d'États associés et concède même que « dans quarante, peut-être trente ou même vingt-cinq ans — l'histoire va si vite — l'indépendance deviendra l'inévitable solution » (p. 218). (On croit entendre le slogan de Daniel Johnson en 1966 : « Égalité ou Indépendance ».) À l'époque, ce qui effraie Groulx dans l'idée d'un Québec indépendant c'est la maigreur de notre préparation pour affronter les exigences de l'autonomie. Quelle serait la suite logique de son évolution, maintenant qu'un parti indépendantiste forme le gouvernement au Québec, cela reste une question ouverte. Chose sûre, il n'avait pas tort de penser que l'histoire va vite et qu'une période de vingt-cinq ans est bien courte dans la vie d'un pays. Frégault, en reprenant à son compte l'interrogation sur l'avenir politique prochain du Québec, préfère répondre — et malheureusement ce sont les derniers mots qu'il aura publiés — « qui vivra verra ».

Nous n'hésitons pas à écrire que *Lionel Groulx tel qu'en lui-même* est un ouvrage essentiel à la compréhension de Groulx et de son œuvre et le complément indispensable à la lecture des *Mémoires* de l'historien. C'est l'œuvre d'un érudit qui d'une plume vive et efficace fait revivre pour nous le personnage fascinant qu'a été Lionel Groulx.

Quant aux deux autres ouvrages consacrés à Groulx, ils sont d'un autre genre. *L'Hommage à Lionel Groulx* comprend cinq articles sur « l'homme et son œuvre » ; des témoignages de personnes

qui l'ont plus ou moins connu ; des inédits tirés de conférences non publiées et de son journal ; enfin une utile chronologie préparée par sa nièce et collaboratrice, madame Lalonde-Rémillard. L'ensemble forme un produit un peu hétéroclite et surtout très inégal : on en retiendra, de Fernand DUMONT, un essai important sur la doctrine de Groulx (« Actualité de Lionel Groulx », pp. 55-80) et, de Benoît LACROIX, un article sur ses croyances (pp. 95-118).

La biographie de Giguère est un petit livre écrit à la requête des Amis de Lionel Groulx, une société formée pour perpétuer le souvenir de l'historien ; l'ouvrage s'adresse au grand public et vise à faire connaître « notre historien national ». L'auteur s'est inspiré essentiellement des *Mémoires* : son esquisse biographique, qui tombe parfois dans des excès de style (voir p. 35 ou encore p. 89 où Groulx est présenté comme « Monsieur Histoire » !), ne reste qu'une esquisse qui apprendra peu aux familiers de Groulx. Pour l'instant, ceux qui souhaitent lire une bonne introduction à Lionel Groulx et son œuvre feront bien de s'en tenir au livre de Frégault.

Gilles DUSSAULT

*Département des relations industrielles,
Université Laval.*

Pierre GEORGE, *Le Québec*, Paris, PUF, 1979, 127p. (« Que sais-je? ».)

Dès la première page de son volume, Pierre George évoque la mémoire du grand géographe Raoul Blanchard qui a consacré tant de travaux au Québec et au Canada français ; c'est explicitement pour continuer l'œuvre de son collègue qu'il a entrepris, non pas de la mettre à jour, les changements intervenus au Québec depuis l'œuvre de Blanchard étant trop nombreux, mais d'écrire un nouvel ouvrage. Alors que le « Que sais-je? » de Blanchard s'intitulait *Le Canada français*, celui de George s'intitule *Le Québec* ; c'est marquer, d'entrée de jeu, une désignation autre du pays, autour de laquelle s'articulent les changements qui marquent l'évolution des deux dernières décennies. « Avec une rapidité étonnante, écrit-il, il [le Québec] a changé de société sans pour autant perdre son identité. » Ce serait une question fort intéressante, tant du point de vue théorique que pratique, que de se demander ce qui a changé et ce qui n'a pas changé. L'auteur écrit plus loin que dans la lutte pour la maîtrise du pays « s'est forgé un peuple neuf qui a su conserver son patrimoine culturel garant de son identité ». Il semble ici que ce sont l'identité et le patrimoine culturel qui n'ont pas changé et que seule la « société a changé ». Mais, selon l'auteur, le patrimoine culturel aussi s'est érodé. Des trois éléments qui composaient l'originalité ethno-culturelle du Québec — ruralité, religion et langue — seul le dernier survit aujourd'hui. Encore ici la question se pose au sujet de ce qui meurt, de ce qui reste et de ce qui naît. Il est bien évident que, bien que la langue soit une partie importante de la culture, elle n'est pas toute la culture. La culture n'est pas non plus un assemblage d'institutions et de traits *manifestes* de comportement ; autrement quand les Québécois changent de société, comme le dit Pierre George, c'est-à-dire écartent des institutions et en transforment d'autres, il n'y aurait plus de culture. Or, aujourd'hui on s'accorde à dire que la culture québécoise au sens large et la culture intellectuelle et artistique n'ont jamais été plus vivantes. Qu'est-ce donc que la culture ? On peut hasarder qu'elle est un ensemble de structures mentales et affectives qui admet un certain nombre de transformations dans les institutions et comportements manifestes, qui forme un système avec un seuil de tolérance par rapport à ses transformations et ses emprunts, et qui a tendance à s'auto-régler.

C'est en déplorant quelque peu que Pierre George ne se soit pas davantage inspiré de la belle étude de Deffontaines sur le rang, pour en souligner l'importance, que j'en suis venu à me poser des questions auxquelles le géographe peut le mieux répondre : au-delà de l'influence de la forme particulière d'aménagement du territoire que représente le rang et de l'hiver québécois, dont a aussi parlé Deffontaines, quelle influence l'ensemble de l'habitat nord-américain a-t-il eu sur la formation du caractère national des Québécois et peut-être aussi d'un « caractère continental » qui